

Elisabeth De Franceschi

« Le Réel, c'est le nœud »

Le Dictionnaire de la psychanalyse, lacanien, considère que le Réel est « ce que l'intervention du symbolique pour un sujet expulse de la réalité », ce qui sous-entend soit que la réalité serait première, englobante – à assimiler peut-être à ce que Jean-Louis vient de nous dire à propos du réel de l'infans –, soit plutôt que l'avènement du Symbolique signerait aussi bien l'avènement de la réalité que celui du Réel : avant quoi il n'y aurait ni l'un, ni l'autre.

Si nous suivons cette formulation, le Symbolique réalise une Spaltung – un clivage, une coupure, une séparation (un peu comme la lumière produit le jour et la nuit). Ce faisant, il crée le Réel : il est l'auteur du Réel ; de là s'appréhende (ou se déduit) « l'incapacité propre au Symbolique de réduire le trou dont il est l'auteur puisqu'il l'ouvre à la mesure dont il tente de le réduire, rien étant la réponse propre du réel aux essais faits pour l'obliger à répondre ».

Je dirai pour ma part que le Réel ne répond pas, mais qu'en tant qu'analystes, nous répondons de lui : ce qui est une position éthique, à maintenir vis-à-vis de nos patients et de la société. La position éthique me paraît être la seule qui soit soutenable vis-à-vis du Réel, la seule peut-être qui ne soit pas illusion. Elle consiste d'abord en une coprésence : répondre présent à cette présence du Réel de l'inconscient, ne pas s'y dérober.

PRÉAMBULE

Le texte ci-dessous fait fusionner mes interventions des 11 et 18 octobre 2012 ; au lecteur de décider s'il s'agit d'un rabouillage ou d'une épissure, et d'en rechercher éventuellement l'emplacement.

Le titre que j'ai retenu est faussement lacanien – Lacan dit plutôt : « le nœud, c'est le Réel », ou encore « ce Réel qu'est le nœud »¹ –, les guillemets n'y signalent donc pas une citation mais un pastiche.

Un autre titre possible aurait été plus trivialement : « le Réel, sac de nœuds ».

Dans le texte de Jean-Louis tel que ce dernier me l'a communiqué avant la première soirée de notre séminaire, le mot « réel » est écrit avec une initiale minuscule, sauf en trois occurrences : quand s'évoque la triade borroméenne comme « structure totalisante reliant Réel, Symbolique et Imaginaire » ; dans la phrase « Il faudra les trois pour que dans le Réel s'introduise le signifiant qui va faire trou (le coup de ciseau) et poser l'existence » ; enfin « Le Réel est toujours retardé et en tant que tel il ne produit, ni ne se produit jamais ici et maintenant dans l'ici présent. »

D'autre part Jean-Louis semble considérer qu'il y aurait plusieurs catégories de réel (ou plusieurs réels ? pas seulement différentes acceptions du terme), ce qui pourrait correspondre au fait que la notion de réel apparaît comme « complexe et non saisissable, saisissable d'une façon qui ferait tout ».

¹ R.S.I., séminaire 1975-1975, leçon du 17 décembre 1974, édition ALI, 1999, p. 29.

– Il y aurait ainsi le réel « primitif », « non symbolisé », un réel « d'avant » le langage : réel non pas chaotique, selon Jean-Louis, mais se déployant comme un environnement habité de formes, comblant, nourrissant ou nourricier ; réel marqué aussi par le retour ou la répétition (instaurant une temporalité), vient de dire Jean-Louis : la répétition, rassurante, établit un cadre, au sein duquel lequel l'humain peut se régler, puisqu'il peut prévoir ce qui va se passer.

Selon Jean-Louis, « la symbolisation seule [...] permet de connaître le réel ». Jean-Louis nous suggère de considérer le réel comme un « texte à dire » (à entendre comme « bon pour être dit », et aussi comme dans l'expression « planche à pain », où le terme « dire » est un substantif) : donc un texte demandant à être symbolisé par la parole (par une phonétisation), ou en attente de symbolisation : la « symbolisation du réel » représenterait « l'étape capitale dans la structuration du sujet », lequel disposerait d'un « pré-texte » (un ensemble – plus ou moins lacunaire – de signifiants ; dans ce « pré-texte », l'absence d'un signifiant essentiel déterminera une « forclusion » dans le « texte » du sujet).

Le texte proféré par le sujet laisse toujours de côté « un lambeau de réel », l'objet *a* « qui n'a plus rien à voir avec la structure du réel ». Ce qui pose la question de l'existence d'une « structure du réel ».

– Il y aurait aussi « le réel propre du sujet » : réel biologique, préverbal, renvoyant au corps et à la mort. Ce réel évoquerait peut-être aussi me semble-t-il le « réel dernier » dont parle Lacan à propos du rêve de l'injection faite à Irma, dans son séminaire sur *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*.

– Il y aurait enfin le Réel dans le nœud, qui en appellerait à « l'impossible », au « rien ».

Au total, « la réalité est un montage du symbolique et de l'imaginaire, le réel étant déjà là. » Le réel, pour le sujet, est ce qui n'est « jamais » entré dans le processus de symbolisation. Cependant il « se présente [au sujet] sous le registre de la signification : je sais que ça signifie quelque chose, ça me concerne, mais je ne peux renvoyer ce qui, là, m'apparaît, à rien ».

En ce sens, je dirai que le réel *me regarde*, qu'il *nous regarde*. En tant que sujets, nous cheminons *sous le regard* du Réel.

Quel rapport et quelle distinction allons-nous établir entre Réel et réel ? Le terme peut être adjectif ou substantif, quitte en ce dernier cas à l'affubler d'un adjectif (dans l'expression « réel dernier » par exemple).

Le réel, avec minuscule, apparaîtrait-il plutôt dans les premières élaborations de Lacan, tandis que la majuscule s'imposerait dans les élaborations ultérieures ? La majuscule confère au terme un aspect plus philosophique (et même métaphysique) ; vais-je considérer que le Réel, magnifié par la majuscule, se hausse du col, comme le font à l'occasion le Beau, le Bien, le Vrai ?

D'autre part y a-t-il « le Réel », ou « un réel » ?

Le Réel définit un autre registre que celui de la réalité : la réalité est ordonnée par le symbolique et par le fantasme, c'est-à-dire par des représentations dont nous imaginons (supposons) qu'elles sont adéquates, mais que nous sommes pourtant constamment obligés de remanier et de modifier, parce que ça n'est jamais ça, jamais tout à fait « ça ».

Je dirai pour ma part que le Réel ne s'attrape pas, ne se prend pas, mais se rencontre – pour reprendre un terme utilisé par Lacan – parfois : c'est le Réel qui nous attrape et qui nous prend, nous sommes pris par/dans le Réel. Dans ces conditions, le Réel peut-il devenir objet de connaissance ou faire l'objet d'une connaissance ?

² Parlant du petit Hans, Lacan peut dire que l'angoisse « est ce qui (...) de l'intérieur du corps ek-siste (...) quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente » (*R.S.I.*, séminaire 1975-1975, leçon du 17 décembre 1974, éd. cit., p. 40).

³ Bernard Vandermersch, conférence sur « le réel dans le noeud borroméen », 13-11-2012 (sur le site de l'Association Lacanienne Internationale).

⁴ « Une fois les désirs inconscients ramenés à leur expression dernière et la plus vraie, on peut dire que la *réalité psychique* est une forme d'existence particulière, qu'il ne faut pas confondre avec la *réalité matérielle* », écrit Freud (*L'interprétation des rêves*, traduction d'Ignace Meyerson, P.U.F., p. 526).

⁵ Lacan, *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 13 novembre 1973, édition ALI, 2001, p. 14, et leçon du 11 décembre 1973, éd. cit., p. 57.

⁶ Voir le commentaire de ce rêve par Lacan dans *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire 1954-1955, leçons du 9 et du 16 mars 1955.

⁷ *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire 1954-1955, leçon du 16 mars 1955, édition du Seuil, p. 194 et p. 195.

⁸ Journées des cartels, 13-04-1975.

⁹ *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire 1954-1955, leçon du 16 mars 1955, éd. cit., p. 196.

¹⁰ *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire 1954-1955, leçon du 16 mars 1955, éd. cit., p. 197.

La rencontre du Réel produit des effets très variables : incompréhension, traumatisme, terreur et angoisse (hallucination qui terrorise l'homme aux loups ; angoisse du petit Hans², que tourmente l'éveil de la jouissance phallique) ; fusion, ex-stase ; joie, jubilation, allégresse.

Nous constatons avec Bernard Vandermersch que les nombreuses définitions du Réel données par Lacan « oscillent entre deux pôles, qui sans doute n'en font qu'un, mais qui ont une tonalité opposée : l'un, comme trauma, l'autre, comme fondement structurant de toute subjectivité ». Ces deux pôles figurent d'ailleurs déjà dans le rêve de l'injection faite à Irma, avec « d'un côté l'image terrifiante de la gorge d'Irma », et de l'autre « la formule écrite de la triméthylamine, image arborescente évoquant les graphes génériques, écritures de la connectivité », tels que Stéphane Dugowson peut les présenter. Bien sûr, « ni l'image terrifiante, ni la formule de la triméthylamine ne sont le réel » ; mais ils constituent « les dernières limites respectivement de l'image du corps et du langage avant le réel » relève Bernard Vandermersch³.

I LA RENCONTRE DU RÉEL DANS LE RÊVE DE L'INJECTION FAITE À IRMA

Souvenons-nous du questionnement de Freud, à la toute fin (avant-dernière page) de la *Traumdeutung*, sur les rapports entre la réalité psychique et la réalité matérielle du monde⁴ – questionnement repris par Lacan à l'automne 1973⁵ : pour Freud, le Réel, c'est l'occulte, dit Lacan, qui ajoute que Freud était « dupe du Réel même s'il n'y croyait pas » ; or « la bonne dupe, celle qui n'erre pas, il faut qu'il y ait quelque part un Réel dont elle soit dupe ».

Le rêve de l'injection faite à Irma (*Traumdeutung*)⁶ – rêve inaugural, fait en 1895, « inauguralement déchiffré », dit Lacan, « premier pas dans la clé du rêve »⁷ – relate une « apparition », une manifestation, ce que j'appellerai une « épiphanie » du Réel, ou du moins une figuration (sous forme d'image) du Réel. De ce point de vue, ce rêve est éminemment *déictique*, et même *didactique* si l'on considère le moment de sa survenue dans le trajet de Freud ; il porte le désir de Freud en tant que chercheur.

Or la vue du Réel présentifié par le fond de la gorge d'Irma transforme brutalement le rêve, jusqu'alors désagréable sans plus, en un cauchemar.

La « rencontre » du Réel – comme événement, *happening* : *it happens* – est ici confrontation avec la maladie (point n'est besoin de souligner le rapport étroit entre ce Réel et les symptômes présentés par Irma), le sexuel (de façon à peine métaphorique : la bouche béante d'Irma devient grotte ou caverne) et l'horreur. Ce Réel se présente d'abord comme ce dont on ne peut rien dire, rien penser, ce qui laisse *interdit*, *sidéré*. C'est aussi l'insensé, l'absensé, l'ab-sens : « le réel, c'est très évidemment pour nous, à l'usage, ce qui est antinomique au sens, ce qui s'oppose au sens comme le Zéro s'oppose au Un. Le réel, c'est strictement ce qui n'a pas de sens », dira Lacan⁸.

La formule de la triméthylamine arrivera peu après pour tenter de dissiper l'angoisse, en « attrapant » ce Réel insupportable, par un *écrit*. Le Symbolique – du moins ce symbolique-là – est donc un « piège à Réel » : comme le dit Lacan, « il y a [...] apparition angoissante d'une image que nous pouvons appeler la révélation du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable, du réel sans aucune médiation possible, du réel dernier, de l'objet essentiel qui n'est plus un objet, mais ce quelque chose devant quoi tous les mots s'arrêtent et toutes les catégories échouent, l'objet d'angoisse par excellence »⁹, au point que le Réel provoque une déstructuration dans le vécu du rêveur, et du même coup, « une décomposition spectrale de la fonction du moi »¹⁰. Ce faisant, il « appelle » de la part du sujet une « réponse » symbolique, un « déchiffrement », en guise de défense contre l'angoisse, et pour se reconstruire. C'est

là l'objectif de l'intervention du Symbolique semble-t-il : l'érection d'un barrage, d'un mur contre la dislocation.

Freud assure pourtant que ce rêve de l'injection faite à Irma n'a pas provoqué d'angoisse chez lui : « Le rêve de l'injection faite à Irma [...] n'avait rien de pénible »¹¹ – la défense de l'intellectualisation a-t-elle été suffisamment efficace pour prévenir d'entrée de jeu le surgissement de l'angoisse ? Ou bien Freud a-t-il su conserver le regard clinique, froid et impartial du médecin ? Car l'image de cette gorge est bien propre à provoquer chez tout autre spectateur une horreur, et chez Freud lui-même non seulement de l'inquiétude, mais encore les affres de la culpabilité (ce qu'il appelle les « scrupules de conscience médicale »¹²) : cette gorge lui offre le spectacle de son échec en tant que praticien responsable de l'état de sa patiente, elle est un *reproche*.

Dans ce rêve, l'intervention du Symbolique s'effectue en deux étapes : d'abord la parole, ensuite l'écriture.

À partir de l'épiphanie du Réel, la parole se met en branle : le Réel pose un problème qu'il est urgent de résoudre ; sans délai, des techniciens sont requis de donner leur avis, leur diagnostic, leur « interprétation » : « j'appelle aussitôt le docteur M., qui, à son tour, examine la malade et confirme. Mon ami Otto est là aussi, à côté d'elle, et mon ami Léopold la percute par-dessus le corset ». Caractère ridicule, risible, du diagnostic posé par les beaux messieurs parleurs, hâbleurs, pédants, si curieux et si bien mobilisés autour de la malade : « Il n'y a pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien ; il va s'y ajouter de la dysenterie et le poison va s'éliminer ». Ces paroles paraissent adressées non pas à Irma, la malade, mais à Freud. Car Irma, c'est la patiente, c'est le « cas » : on parle du cas, on ne lui parle pas ; le « cas » est « objectifié » – l'inconfort, la souffrance d'Irma ne sont pas pris en compte, et sa parole de femme n'est pas sollicitée.

Pour résoudre le problème posé par le Réel (du moins le problème posé par le Réel tel que présentifié par la gorge d'Irma), la parole n'est pas suffisante, les diagnostics des techniciens (les médecins) s'avèrent inadaptés, incongrus. Il faut prendre acte de l'impuissance de la parole.

C'est alors qu'apparaît la formule « magique » de la triméthylamine : magique non en ce sens qu'elle guérirait Irma, ou qu'elle définirait quoi que ce soit, mais en raison de sa capacité à détourner l'attention de Freud (c'est une fuite caractérisée). Le « problème », littéralement, « n'existe plus »... pour l'esprit.

Pouvons-nous faire l'hypothèse que la formule chimique viendrait en quelque sorte infiltrer le Réel, et peut-être le transformer, ou dirons-nous plutôt qu'elle a pour résultat de le scotomiser ?

Par un singulier retournement, le « voir-ça » devient un savoir, un « ça voir », et dans cette dernière expression, le terme « ça » désigne tout autre chose que dans la première. Un (le ?) Réel, puis sa symbolisation se présentent à la vue : tous deux apparaissent comme images. Je note le contraste entre le caractère très archaïque de l'angoisse qui pourrait être provoquée par le spectacle et la mise en scène (rappelant ici un film d'horreur) de la gorge de la malade, et l'aspect très moderne du Symbolique : comme si le plus primitif appelait le plus sophistiqué, comme si le plus concret appelait le plus abstrait, seul capable de lutter contre l'abomination de l'archaïque, comme si le plus informe ou le plus inconstitué appelait le plus structuré¹³.

Freud figure dans ce rêve en tant que savant (observateur et guérisseur ; mais peut-on guérir le Réel ? peut-on guérir du Réel ? le rêve semble se détourner de l'idée même de guérison) ; le Symbolique auquel il a recours se présente sous la forme d'une écriture, de lettres, non de vocables qui pourraient être prononcés. La formule est construite (par la pensée) ou plutôt

¹¹ Freud, *L'interprétation des rêves*, éd. cit., p. 125.

¹² Freud, *L'interprétation des rêves*, éd. cit., p. 111.

¹³ Cf Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, séminaire 1954-1955, leçon du 9 mars 1955 : « Vision d'angoisse, identification d'angoisse, dernière révélation du *tu es ceci – Tu es ceci, qui est le plus loin de toi, ceci qui est le plus informe*. C'est devant cette révélation du type *Mané, Thecel, Phares* que Freud arrive, au sommet de son besoin de voir, de savoir, qui s'exprimait jusqu'alors dans le dialogue de l'*ego* avec l'objet. » (éd. cit., p. 186 ; voir aussi p. 190).

retrouvée (par la remémoration) : « je vois en rêve la formule chimique de cette substance, ce qui en tout cas témoigne d'un gros effort de ma mémoire, et la formule, en outre, est imprimée en gras, comme si l'on voulait faire ressortir du contexte une chose qui serait particulièrement importante ». On constate la rapidité avec laquelle le fonctionnement de l'intelligence et de la mémoire viennent faire échec à l'horreur.

Le Symbolique s'érige face à l'insupportable de l'innommable : il est appelé par cet insupportable (l'autre moyen d'y échapper serait le réveil, le retour à la réalité) ; *il fait obstacle non seulement à l'angoisse, mais encore au Réel*. « Attraper » le Réel – comme on attrape une maladie, ou comme un piège une proie –, serait-ce l'apprivoiser, en faire de la réalité ? C'est en tout cas l'expulser en tant que Réel, le mettre hors champ ; à l'instant où intervient une représentation *ab-straite*, distanciée, le Réel en tant que tel disparaît et de la vue, et de l'espace psychique : il est refoulé, ou forclos, tout se passe comme s'il était aboli, ou récusé (« je ne veux pas avoir affaire avec le Réel », « ça existe, mais pas pour moi »), ou peut-être encore dénié (l'intervention du Symbolique signifiant alors un « je sais bien, mais quand même »).

De fait on ne regarde plus la gorge d'Irma, on ne la voit plus : on ne voit plus que la formule de la triméthylamine, en tout cas Freud ne voit plus qu'elle, « écrite en gras devant mes yeux », dit-il : la formule devient « particulièrement importante » – plus importante que le Réel ? Peut-être le Réel est-il toujours là, mais en ce cas, à côté de lui ou même au-dessus de lui, recouvrant ce Réel, plaquée en quelque sorte sur ce Réel, s'interpose une « représentation », la présentification d'une construction de l'intelligence, une « vue de l'esprit » qui opère un décentrement de l'attention et de l'intérêt, en exigeant du rêveur un gros effort de mémoire et de construction. La formule définit en effet une structure chimique. C'est cela qui est « soignant » ou apaisant dans le rêve, au moins pour Freud, le rêveur : la prise de distance par l'intellect.

Le Symbolique est un « parer à » et une *parade*, avec la double fonction d'obstacle et d'ornement (peut-être de cache) que ces termes peuvent suggérer ; il n'est au fond qu'un *semblant*.

Le mouvement du rêve va de la parole à une écriture, ce faisant il effectue un basculement dans une dimension autre.

Le rêve de l'injection faite à Irma est lui-même le résultat d'un travail préliminaire, Freud ayant passé la soirée précédente, l'esprit tout occupé par le « cas Irma », à rédiger un résumé à propos de cette patiente. On peut donc penser que la formule de la triméthylamine viendrait en quelque sorte « couronner » ou compléter (ou encore synthétiser, peut-être de façon imagée ou métaphorique) son travail de réflexion et de recherche.

Dans le rêve, cette formule se substitue aux paroles ridicules, dérisoires, témoignant de la cuistrerie de médecins incompetents : mais quelle parole aurait pu « répondre » valablement à l'image présentée ou offerte par la gorge d'Irma ? Cette substitution pose la question de la parole « juste » (pas forcément « véritable ») ; toute parole est-elle forcément inadéquate, incompetente, non juste, *impuissante* face à la manifestation, à l'intrusion du Réel ?

En même temps, le rêve étant représentation, il y a effet d'emboîtement, de « poupée russe » : le Réel n'étant pas vu directement mais étant représenté par l'image de la gorge d'Irma dans le rêve (c'est « l'imagerie » du rêve). Le rêve lui-même serait un tenant-lieu de la représentation : « le réel, c'est au-delà du rêve que nous avons à le rechercher – dans ce que le rêve a enrobé, a enveloppé, nous a caché, derrière le manque de la représentation [...] C'est là le réel qui commande plus que tout autre nos activités, et c'est la psychanalyse qui nous le désigne »¹⁴. Au fond, imagerie du rêve et

¹⁴ *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séminaire 1963-1964, leçon du 12 février 1964, édition du Seuil, 1973, p. 59.

formule chimique ne seraient que semblants, « suppositions », deux strates de semblant se superposant et recouvrant le Réel toujours voilé, toujours opaque.

On pourrait dire aussi que la formule de la triméthylamine « interprète » l'image du rêve : le Symbolique vient « symboliser » l'image ; dès lors, il permet d'en décoller, et il la masque. C'est de cette façon que le processus est décrit dans la *Traumdeutung*.

Ainsi la symbolisation effectuerait-elle une mutation.

Dans ce rêve, la symbolisation pourrait également être vue comme un arrachement, une extraction (comme un accouchement, ou peut-être comme une dent – trop cariée ou désuète – est extraite de la mâchoire, ou en tombe, ou encore comme une pépite est extraite de sa gangue) hors du Réel, à moins que ce ne soit l'inverse, le Réel étant alors extrait, arraché du Symbolique : d'une part en effet le rêve est sorti d'un gouffre où le Réel serait appréhendé sans médiation imaginaire ou symbolique, et d'autre part, même après interprétation, il reste toujours de l'inexpliqué, de l'informulable – ce serait l'ombilic du rêve (*Nabel* : « nombril, omphale », et aussi « clef de voûte ») : comme l'écrit Freud en note, reconnaissant qu'il n'a pu pousser l'analyse du rêve de l'injection faite à Irma jusqu'au point où le lecteur pourrait en saisir ou plutôt en « suivre » (*folgen* : comme dans un jeu de piste, presque avec le sens de « déduire ») « toute la signification secrète », occulte, dérobée, *allem verborgenen Sinn* : « chaque rêve a au moins un endroit insondable (*unergründlich* : « sans fond, insondable »), un omphale (*Nabel*) en quelque sorte qui le relie mit der Unerkannten (mot à mot : « à l'insaisi », « à l'insaisissable », selon Anzieu) »¹⁵.

La symbolisation n'opérerait donc pas une « prise » du Réel (comme on dirait prendre dans un filet) mais plutôt une « prise sur » le Réel – prise très limitée, parcellaire, et en outre précaire : soit elle rognerait sur le Réel, elle « mordrait sur » le Réel, elle attraperait des éclats, des fragments de Réel¹⁶ ; soit elle renverrait le Réel à une fonction d'extériorité. Mais on pourrait aussi – pourquoi pas ? – concevoir que ce serait le Réel qui s'assurerait parfois une sorte d'emprise – peut-être précaire – sur le Symbolique, engendrant certaines formes particulières de Symbolique, à moins qu'il ne s'arrache à ce dernier. Ainsi se réaliserait l'alternance entre la jonction, comme une étincelle, du Réel et du Symbolique – ces deux champs hétérogènes, peut-être antagonistes – et leur séparation.

Lacan dira : « le Réel, c'est ce qui ek-siste au sens [...] c'est l'expulsé du sens. C'est l'impossible comme tel. C'est l'aversion du sens [...] dans l'anti-sens et l'ante-sens [...] L'ek-sistence de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde »¹⁷. S'il y a jonction du Symbolique et du Réel, cette jonction a donc lieu hors (du) sens.

Le *Dictionnaire de la psychanalyse*, lacanien, considère que le Réel est « ce que l'intervention du symbolique pour un sujet expulse de la réalité¹⁸ », ce qui sous-entend soit que la réalité serait première, englobante – à assimiler peut-être à ce que Jean-Louis vient de nous dire à propos du réel de l'*infans* –, soit plutôt que l'avènement du Symbolique signerait aussi bien l'avènement de la réalité que celui du Réel : avant quoi il n'y aurait ni l'un, ni l'autre.

Si nous suivons cette formulation, le Symbolique réalise une *Spaltung* – un clivage, une coupure, une séparation (un peu comme la lumière produit le jour et la nuit). Ce faisant, il crée le Réel : il est l'auteur du Réel ; de là s'appréhende (ou se déduit) « l'incapacité propre au Symbolique de réduire le trou dont il est l'auteur puisqu'il l'ouvre à la mesure dont il tente de le réduire, rien étant la réponse propre du réel aux essais faits pour l'obliger à répondre »¹⁹.

15 Je cite ici la traduction proposée par Didier Anzieu dans *L'auto-analyse de Freud – à la découverte de la psychanalyse*, PUF, édition de 1975, vol. I, p. 215.

Voici le texte de la note insérée par Freud : « jeder Traum hat mindestens eine Stelle, an welcher er unergründlich ist, gleichsam eine Nabel, durch den er mit dem Unerkannten zusammenhängt ». (*Traumdeutung*, Fischer Taschenbuch Verlag, 1991, p. 125) : « chaque rêve a au moins un endroit où il est insondable, pour ainsi dire un omphale, par lequel il est en connexion avec le non-reconnu » (je traduis). La traduction de la *Traumdeutung* par I. Meyerson (éd. P.U.F., 1926/1971, p. 103) résume abruptement la phrase de Freud, en l'édulcorant : « il y a dans tout rêve de l'inexpliqué ; il participe de l'inconnaissable ».

Unerkannt, « le non-appréhendé, le non-saisi », ce qui reste *incognito* (du verbe *erkennen*, « connaître, reconnaître, discerner, distinguer, démêler », et également « connaître (charnellement) une femme ») diffère de *Unbekannt*, « l'inconnu » (du verbe *kennen*, « connaître »).

16 Lacan dira par exemple que la science, grâce aux nombres, « arrache » seulement « des petits bouts » de Réel (*R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 15 avril 1975, éd. cit., p. 159).

17 *RSI*, séminaire 1974-1975, leçon du 11 mars 1975, éd. cit., p. 109.

18 Article « réel », par Pierre-Christophe Cathelineau, dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*, sous la direction de Roland Chemama et Bernard Vandermersch, Larousse, 1998.

19 Article « Lacan », par Charles Melman, dans le *Dictionnaire de la psychanalyse*.

Je dirai pour ma part que le Réel ne répond pas, mais qu'en tant qu'analystes, *nous répondons de lui* : ce qui est une position éthique, à maintenir vis-à-vis de nos patients et de la société. La position éthique me paraît être la seule qui soit soutenable vis-à-vis du Réel, la seule peut-être qui ne soit pas illusion. Elle consiste d'abord en une coprésence : *répondre présent* à cette présence du Réel de l'inconscient, ne pas s'y dérober.

La médiation de l'Imaginaire et du Symbolique n'épuise pas le Réel : elle « l'engendre », elle creuse le trou du Réel, même si, paradoxalement, le Réel nous apparaît comme étant « toujours déjà là » : nous croyons que le Réel est « manqué », ou scotomisé par le Symbolique, par la pensée qui tente de l'attraper ; en réalité, il serait plutôt le fruit (la « fruition » au sens de processus) du Symbolique.

C'est ce qu'à mon sens signifie le nœud borroméen, où chacun des trois registres est lié aux deux autres – aucun n'a d'existence séparée, autonome, aucun ne saurait être dit premier à proprement parler : en ce sens, on ne peut donc concevoir un « pur Réel »²⁰ – mais où chaque *dit-mansion* est distincte des deux autres.

²⁰ Lacan, *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 11 juin 1974, éd. cit., p. 242 (le « pur Réel » étant ce à quoi nous mène le savoir de l'inconscient).

²¹ *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séminaire 1963-1964, leçon du 5 février 1964, éd. cit., p. 49.

²² *R.S.I.*, séminaire 1975-1975, leçon du 10 décembre 1974, éd. cit., p. 14.

²³ *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séminaire 1963-1964, leçon du 12 février 1964, éd. cit., p. 53.

Le Réel insiste, il revient, « toujours à la même place », dit Lacan, « à cette place où le sujet en tant qu'il cogite, où la *res cogitans* ne le rencontre pas »²¹ – ce n'est pas le Réel des astres, ou le *réel désastre*, mais le Réel impensable ; de 1964 à 1974, Lacan reste ferme sur ce point : « le Réel, c'est ce qui est strictement impensable »²². Le Réel comme présence (incongrue ou pas, intrusive ou désirée) désigne le point de butée (toujours à déplacer) de notre capacité de penser et de dire. Lacan évoque également « un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe »²³. Rencontre manquée, qui fait traumatisme. Mais rencontre répétée, qui fait aussi bien ce que nous appelons *névrose traumatique* que la passion du chercheur ou de l'artiste.

De là me viennent quelques interrogations et remarques.

II RÉEL ET SYMBOLISATION

Impossible et impuissance

– Si l'on considère l'intervention du Symbolique comme un temps inaugural, le « reste » qui échappe au Symbolique, à la représentation, à la pensée, et peut-être à l'Imaginaire, est-il le même Réel que le Réel « originnaire », ou un autre ? (en ce dernier cas, il serait peut-être légitime de parler de « réels » au pluriel).

– Pouvons-nous dire, comme l'a fait Jean-Louis, comme semble le dire Freud, que le Réel est en attente de symbolisation, que le Réel appelle, demande la symbolisation ? Et si oui, quelle sorte de symbolisation ?

Il me semble que le réel n'appelle ou ne demande rien : c'est plutôt nous qui « demandons ». Par exemple, nous demandons du *sens*.

Réel comme Symbolique sont des « pas-tout » : il n'y a pas de complétude.

Le Symbolique vise à appréhender le Réel, et par là, à l'appriivoiser, à le tenir en lisières. Mais serait-il possible d'envahir le Réel, d'établir un empire sur le Réel, sur un Réel que le Symbolique engendre continuellement ?

L'inconscient constitue notre Réel d'êtres parlants. Dans la *Traumdeutung*, Freud, jugeant qu'il forme « le fond de toute vie psychique », tente une métaphore : « l'inconscient est pareil à un grand cercle qui enfermerait le conscient comme un cercle plus petit. Il ne peut y avoir de fait cons-

cient sans stade antérieur inconscient, tandis que l'inconscient peut se passer de stade conscient et avoir cependant une valeur psychique. L'inconscient est le psychique lui-même et son essentielle réalité. *Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous renseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur* »²⁴. Les élaborations de Lacan sur l'inconscient, assimilés au Réel, seront dans le droit fil de la découverte freudienne. Sauf que...

Si nous considérons le Réel comme un processus, un engendrement, cela signifie que l'inconscient ne saurait être substantifié, mais qu'il est lui aussi constamment en train d'être engendré : il est un *work in progress*.

Au cours de son élaboration, Lacan pose, avec toujours plus d'insistance au fil du temps, les questions ouvertes par le rapport (l'interaction ?) entre le langage et le Réel, c'est-à-dire entre le Symbolique et le Réel (il me semble qu'il se soit moins intéressé au rapport entre Imaginaire et Réel) :

– Celle du repérage de « ce qu'il peut y avoir de réel à avoir déterminé le langage »²⁵.

– Celle du lien entre Réel et inconscient : « c'est au point d'une certaine faille du Réel – à proprement parler indicible, puisque ça serait elle qui déterminerait tout discours – que gît, que gisent les lignes de ces champs qui sont celles que nous découvrons dans l'expérience psychanalytique »²⁶.

– Celle de ce qui « impose limite » au langage dans « son appréhension du Réel ».

Il le fait notamment par le biais de l'exploration logique : la logique a en effet le privilège de nous permettre de « trouver orientation » dans ce champ où s'articulent Réel et langage²⁷. De même, l'inconscient a affaire avec la grammaire²⁸ (et ajouterai-je, avec la rhétorique). Dès lors, dit Lacan, par le biais de cette articulation, « le Réel, c'est ce qui commande toute la fonction de la signifiante. Le Réel, c'est ce que vous rencontrez justement de ne pouvoir, en mathématique, pas écrire n'importe quoi », et qui fait par exemple que nous ne pouvons pas « attraper » tous les signifiants en même temps : « c'est interdit par leur structure même »²⁹. Nous baignons dans la signifiante³⁰ ; cela implique par exemple que si certains signifiants sont utilisés, d'autres sont interdits, ou refoulés, ou censurés.

Par ailleurs, le langage, notamment mathématique, creuse son sillon dans le Réel même. En effet, par la lettre s'opère une sorte de « transmutation »³¹ du signifiant – c'est ce que nous avons vu avec la formule de la triméthylamine. D'autre part on peut « interroger du point de vue logique, interroger avec le langage de tous, ce qu'il en est de l'incidence – dans le langage lui-même – du nombre, c'est-à-dire de quelque chose qui n'a rien à faire avec le langage, de quelque chose qui est plus *réel* que n'importe quoi »³² (relevons dans ce passage l'ambiguïté de l'adjectif « réel » : il y a un ou des réels plus « réel (s) » que d'autres, semble dire Lacan). Le nombre « fait partie du Réel »³³.

Nous devons donc distinguer un Réel, qui est un Réel mathématique, de tous les « badinages qui partent de ce « *je ne sais quoi* » qui est notre *position nauséuse* qui s'appelle *le vrai* ou *le sens* ».

La logique s'efforce de se constituer en un « filet », un « réseau » prévu pour « se fermer en un univers supposé enserrer et recouvrir comme d'un filet » le champ de ce qui s'offre à la connaissance³⁴.

Pourtant le Réel excède le Symbolique, et jusqu'au champ de la logique : il s'affirme « dans les impasses de la logique »³⁵ (présentifiées par exemple dans le théorème d'incomplétude de Gödel). Il « s'oppose à l'entière prise du discours, à l'exhaustion logique, ce qui y introduit une béance irréductible. C'est là que nous désignons le Réel »³⁶. En ce sens, le terme Réel

²⁴ Freud, *L'interprétation des rêves*, éd. cit., p. 520.

²⁵ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 8 décembre 1971, édition ALI, 2000, p. 18.

²⁶ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 8 décembre 1971, éd. cit., p. 18.

²⁷ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 8 décembre 1971, éd. cit., p. 18.

²⁸ *Le savoir du psychanalyste*, séminaire 1971-1971, leçon du 4 novembre 1971, édition ALI, 2001, p. 13.

²⁹ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 15 décembre 1971, éd. cit., p. 28.

³⁰ Signifiante : la capacité de faire accéder à une signification ; ce par quoi la signification advient ; le fait de pouvoir signifier, d'avoir un sens (au moins virtuel), de pouvoir faire émerger un ou du sens ; cf l'anglais *meaning* / *significance* ; cf aussi l'allemand *Deutung* ou *Bedeutung* / *Sinn*. *Traumdeutung* est parfois traduit « la signifiante du rêve » (et non « l'interprétation du rêve »). La musique est une forme de signifiante. La signifiante comporte deux dimensions : logique (dimension syntaxique) et linguistique (sémantique et sémiotique).

³¹ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 15 décembre 1971, éd. cit., p. 24.

³² *Le savoir du psychanalyste*, séminaire 1971-1972, leçon du 1er juin 1972, éd. cit., p. 120.

³³ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 8 décembre 1971, éd. cit., p. 19.

³⁴ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 12 janvier 1972, éd. cit., p. 39.

³⁵ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 12 janvier 1972, éd. cit., p. 39.

³⁶ ... *ou pire*, séminaire 1971-1972, leçon du 12 janvier 1972, éd. cit., p. 39.

³⁷ ... ou pire, séminaire 1971-1972, leçon du 12 janvier 1972, éd. cit., p. 40.

³⁸ *Le sinthome*, séminaire 1975-1976, leçon du 13 avril 1976, édition ALI, 2012, p. 182.

désigne un impossible, « cet impossible en tant qu'il s'avère de la prise même du discours, du discours logicien », et qu'il « s'affirme de l'interrogation logicienne du langage »³⁷. Lacan ira jusqu'à dire : « je parle du Réel comme impossible dans la mesure où je crois justement que le Réel – si c'est mon symptôme, dites-le moi – [...] est, il faut bien le dire, sans loi »³⁸.

Revenons au point d'arrêt de la symbolisation, celui que j'appellerai non pas d'impossible mais d'*impuissance*, dans la mesure où *a priori* il ne paraît pas renvoyer à un impossible logique. C'est le point où la sidération fige le sujet face à un Réel intempestif (au sens fort de ce terme), intrusif, inassimilable, incompréhensible, et parfois insupportable. C'est pourquoi nous identifions si souvent la rencontre du Réel avec le traumatisme, avec l'effraction. Le Réel est bien alors ce dont on ne peut rien dire, *parce qu'il ne fait pas sens*.

En voici deux exemples, l'un, banal – l'enfant dont le corps se transforme au moment de la puberté –, l'autre, traumatique : l'enfant qui subit une agression sexuelle.

Dans l'après-coup, certains sujets ayant subi une intrusion du Réel (accident d'automobile par exemple) peuvent dire qu'ils ont « vu » des images se succédant très rapidement, et qu'ils ont re-parcouru ainsi toute leur existence. D'autres verbalisent qu'ils se sont trouvés « à côté » ou en dehors de leur corps, à côté d'eux-mêmes. D'autres encore disent seulement qu'ils ont « oublié », qu'ils ont un trou, un « blanc » (amnésie, refoulement), ce qui peut provoquer ensuite par exemple certains réveils nocturnes brutaux, avec sensations de panique, cœur battant à tout rompre, transpiration, etc., sans aucun souvenir d'avoir fait un cauchemar susceptible de « justifier » ce réveil. Le *trou mémoriel* portant sur tout ou partie du trauma est pour ainsi dire figuré par son équivalent : le « trou » portant sur le moment du sommeil qui précède immédiatement le réveil. En regard de ce trou, l'intervention du Symbolique apparaîtra comme un difficile arrachement.

L'arrachement au silence

Je prends l'exemple d'un jeune patient (presque un adolescent encore) demandeur d'asile arrivé récemment d'un pays caucasien, au cours d'une séance de thérapie médiatisée par un interprète (la langue de l'échange étant le russe, non celle du pays dont ce patient est originaire). Entre autres symptômes, toutes les trois ou quatre nuits dit-il, il a la sensation de ne pas pouvoir bouger, de ne pas pouvoir parler : « je ne peux que bouger les yeux ». Il dit : « je me suis habitué à cette sensation ».

Alors que son père vivait depuis un certain temps dans la clandestinité, ce très jeune homme, quelques semaines avant son arrivée en France, aurait été enlevé de nuit par deux hommes cagoulés, qui seraient venus le chercher chez lui pendant qu'il dormait : « ils étaient au-dessus de moi, armés, visage masqué, tout en noir. Ils m'ont dit : « tu viens avec nous » ». Ce patient relate avoir été frappé à coups de matraque, menotté, yeux bandés ; puis avoir été emmené dans une cave où il aurait été attaché (bras et jambes liés) sur un fauteuil ; avoir ensuite été frappé à nouveau. À son étonnement, ses deux ravisseurs auraient adopté des comportements opposés : l'un le somnait, dans sa langue maternelle, de *parler*, de révéler où était son père (« où est-il ? Pourquoi tu ne sais pas ? Si tu ne me le dis pas, je vais te tuer ») tandis que l'autre disait à son coéquipier : « ne le touche pas ». Le patient ne saisit pas que ce contraste apparent était concerté et visait à affaiblir sa résistance. Il exprime qu'il ne savait pas où était son père, qu'il ne le sait toujours pas, qu'il ne sait même pas si son père est encore vivant, qu'il ne l'a pas revu depuis trois ans – il est clair que de toute façon, il ne fallait pas qu'il « parle »,

et peut-être ne le peut-il toujours pas aujourd'hui. Il poursuit en relatant qu'après l'interrogatoire, « ils (l)'ont pris par le cou, (l)'ont insulté, « si tu ne sais pas, on va te tuer » ». Puis il décrit qu'ils l'ont mis à genoux, l'ont menotté par-derrière, et l'ont torturé à l'électricité ; à un certain moment, dit-il, ils lui ont mis un masque et « quelque chose » sur la bouche. Douleur insupportable. Il a cru sa dernière heure arrivée.

Quelque temps après avoir déroulé ce récit, le patient reparle de cet épisode. Je sais que certains tortionnaires ne parlent pas, je demande si quelque chose a été dit pendant la phase de torture (ce n'était plus la phase d'interrogatoire). *In petto*, je m'interroge : est-ce que ce jeune homme aurait pu au moins supplier ses bourreaux d'arrêter le supplice ? Mais le patient répond : « J'ai prié ». Qui ? « Allah ». Qu'a-t-il dit à Allah ? (un instant, j' imagine qu'il a peut-être demandé à Allah de le sortir de cet enfer). En réponse à ma question, le jeune homme se met à psalmodier : ce n'est pas du russe (langue dans laquelle il parle à l'interprète), cela ne paraît pas non plus être sa langue maternelle. Est-ce que ce serait un passage du Coran, récité en arabe avec l'accent de son pays ? Je demande : « nous ne connaissons pas le Coran, pouvez-vous nous traduire votre prière ? » Il répond qu'il ne peut pas : il ne sait pas ce que ces vocables signifient. « Avez-vous fréquenté l'école coranique ? » Non ; il ne sait pas si sa « prière » vient du Coran. Mais alors, d'où la tient-il ? « C'est ma mère qui me l'a apprise, quand j'étais petit. Ma mère m'a appris à dire les prières à six ou sept ans ». Le jeune homme précise que la nuit, actuellement, quand il a peur d'être attaqué « dans le noir », il ferme les yeux et se met à prier Allah : « quand je prie, j'ai l'impression qu'Allah voit comment je suis ». Il conclut en espérant « qu'il y aura une bombe atomique » sur son pays.

Ce récit présente un réel brut : les décharges électriques. La durée est dilatée. C'est seulement pendant la thérapie (quelques mois après l'événement traumatique) que ce patient peut estimer que cette scène a duré dix minutes. Il dit aussi par exemple qu'à la première décharge, il a eu l'impression de faire un bond de trois ou quatre mètres. Il peut reconnaître que la séquestration, dont il a cru qu'elle s'était déroulée sur une semaine, a duré trois jours.

Reste ce qu'il a pu dire (intérieurement ?) pendant l'événement : « formule magique » là aussi, qui a réussi à le faire *tenir*, à le *retenir* au bord de l'abîme. Un talisman, un gri-gri, une formule propitiatoire ; peut-être un mot de passe, un *schibboleth*, avec en arrière-plan l'intercession de la figure maternelle.

Réel et sidération ; la *présentation* du Réel

Je vous propose maintenant quelques considérations inspirées par le dernier livre de Christine Angot, *Une semaine de vacances*³⁹, dont la lecture est entrée en résonance avec mon expérience de psychanalyste et d'expert judiciaire. Cet ouvrage est une tentative de présenter le Réel de l'inceste.

³⁹ Christine Angot, *Une semaine de vacances*, Flammarion, 2012.

Comme je l'ai dit, nous associons volontiers la rencontre du Réel avec le traumatisme, mais cette rencontre peut aussi être joyeuse ou extatique.

Un Réel traumatique contre lequel aucune action, aucun comportement d'opposition ne paraissent possibles (situation objective d'impuissance, en fonction d'un rapport de force ou d'emprise) engendre parfois des comportements d'obéissance délibérés ou mécaniques.

La sidération est très fréquemment retrouvée chez les victimes d'agressions sexuelles ; elle est souvent confondue par l'agresseur, à tort, avec un acquiescement (« qui ne dit mot consent »). En effet, elle se traduit le plus souvent par la passivité : une inertie, une absence de manifestations de refus ou

d'opposition (pas de pleurs, de cris ou de protestations) qui est en fait une démission devant le Réel et qui vient renforcer le sentiment d'impuissance de la victime, mise en position d'objet (de jouet sexuel par exemple). Il n'y a plus de sujet à proprement parler. La victime est dominée et réifiée – elle n'est plus une personne : elle traverse une expérience d'anéantissement. La sidération atteint la capacité physique à bouger (paralysie), la capacité psychique à penser (incompréhension ou non-compréhension, avec un sentiment d'inquiétante étrangeté : « est-ce un cauchemar ou la réalité ? ») et même à ressentir (affects), celle de verbaliser, parfois enfin la capacité à ressentir la douleur physique : on pourrait parler de *saisissement* par et dans le Réel, à propos de cet état de choc. Le sujet s'efface, ou se dédouble (sentiment de se trouver « à côté » ou en dehors de son corps, hors de soi-même ; impression de feuilleter sa vie passée, devenue une suite d'images). Et le temps s'étire à l'infini.

⁴⁰ « *Une semaine de vacances* est bien la plus immonde écriture qu'il m'ait été donné de lire. Quand ce n'est pas vulgaire, c'est ennuyeux. Bref, ça n'a aucun, mais vraiment AUCUN intérêt. Angot n'est à la littérature que ce que la vérole est au sexe » (Gwordia, 30 août 2012, sur le site de Babelio).

Le récent ouvrage de Christine Angot, *Une semaine de vacances*, a provoqué des rejets virulents (cf. Internet⁴⁰) aussi bien qu'une vive admiration.

Cet ouvrage me paraît d'autant plus intéressant qu'en 1999 la romancière avait *commis* un autre livre à partir de son vécu d'enfant incestée. Dans ce récit initial, « hystérique », l'inceste n'apparaissait qu'à la fin de l'ouvrage, pour en donner la clef ; le lecteur comprenait alors l'origine des symptômes et du délabrement de la narratrice tels qu'ils étaient apparus dans les pages précédentes – c'est du moins ce que le texte suggérait. Le trauma dévastateur faisait donc figure de cause explicative.

L'ouvrage de 2012 permet-il d'espérer qu'une perlaboration et des remaniements seraient intervenus ? Le livre de 1999, intitulé *L'inceste*, était un récit écrit à la première personne ; celui de 2012 est à la troisième personne : du *je* au *elle*, de *L'inceste* à *Une semaine de vacances*, dont le titre pourrait laisser croire à un passage vers une banalité peut-être souriante, il semble donc qu'aient été opérés une prise de distance, et peut-être un changement de perspective. Or le lecteur constate que d'un livre à l'autre, « tout est pareil. Rien n'est pareil »⁴¹. Le second ouvrage est-il une *réécriture* du premier, dans lequel la narratrice appelait de ses vœux un récit écrit « le plus tranquillement possible, le plus tel quel possible. Tel qu'il se retourne encore dans sa tombe, si sa tombe c'est mon corps. S'il se retourne encore, c'est que je ne suis pas morte »⁴² ?

⁴¹ Fabienne Pascaud, *Télérama*, 29-08-2012.

⁴² *L'inceste*, Stock, 1999, p. 174.

Dans *Une semaine de vacances*, il n'y a pas trace d'effervescence hystérique, pas de grincements de dents ; mais d'emblée, sans crier gare, le texte nous fait glisser dans un abîme d'une étrangeté d'autant plus inquiétante et dévastatrice que le gouffre est présenté comme relevant justement de l'ordre du quotidien et du banal : c'est un matin de vacances, le père incestueux est gai ; il rit « à l'intérieur de lui-même », et propose à sa fille un petit-déjeuner. Ses mots sont apparemment affectueux et attentionnés ; c'est le registre sordide de la signification et du contexte qui sidère. Les vocables prononcés par le père sont constamment pipés par le décalage entre ce qu'il profère et ce qu'il fait vivre à sa fille ; car ce spécialiste de la linguistique use du langage aussi, de sa supériorité langagière et intellectuelle d'adulte, il utilise une phraséologie à double fond destinée à asseoir son système de domination, à culpabiliser, asservir et détruire son enfant : lui « n'emploie jamais, jamais jamais de terme vulgaire »⁴³, mais il *se contente* de tuer l'humain en elle, de métamorphoser sa chair en viande.

⁴³ *Une semaine de vacances*, p 38.

Dans ce dernier ouvrage, le langage de l'écrivain, lui, au rebours de celui du père, n'est pas un « moyen de dissimulation, mais celui d'un déploiement, d'une ouverture [...]. Il est là, objet unique de la littérature, pour dire

et non pour cacher, pour souligner, insister, saisir l'enjeu de ce qui semble indicible », il fait surgir, *ex-sister* un Réel rebelle aux vocables, un Réel devant lequel l'esprit (celui de l'enfant, celui du lecteur) recule et fuit, d'effroi transi, *troublé* au sens fort du terme. « Car la grande affaire de ce roman puissant et implacable demeure l'assignement au réel, à une réflexion sur ce qui est, sur la façon dont le réel se déporte, condition et résultat de l'expérience que le roman travaille sans relâche. C'est ce que Christine Angot affirme avec force lorsqu'elle décrit le regard bouleversant de la jeune fille, « tournevirant » alors qu'elle change de position sur le lit et que l'ordre des choses, balayé par les yeux renversés, redéfinit le surgissement du réel, son intrusion, son relèvement. »⁴⁴ Il faut sans doute entendre ici le terme *relèvement* dans une acception proche de son sens étymologique de *résurrection* : un nouvel avènement ; car la réalité, la jeune fille ne peut l'entrevoir que très brièvement : « Il lui dit [...] que sa tête doit se trouver dans la direction du jardin, qu'elle pourra même regarder le paysage. En tournevirant, son regard balaye ce qui entoure le lit [...] sa tête est dans la direction de la fenêtre, mais elle ne voit pas dehors parce qu'elle continue de le sucer »⁴⁵. La limitation du champ de la vision définit la claustration et l'asservissement.

Description sèche d'un huis clos « dément »⁴⁶ entre un père et sa fille, ce récit (pourtant écrit plusieurs dizaines d'années après le huis clos en question) se déroule au présent : manière de signifier que ce Réel est toujours là, fermement installé dans un *présent d'éternité* («tu peux toujours écrire, le Réel s'en moque »), non dans un simple *présent de narration* ou un *présent historique* mais plutôt dans un temps *anhistorique*, éternel retour ou perpétuation indéfinie, insistante et invasive de l'abjection. Il en va de même pour la répétition des scènes sexuelles au cours de ces journées et de ces nuitées. Le Réel de l'inceste est un enfermement sans fin, un étouffement. Sauf que le changement de pronom, intervenu d'un livre à l'autre, effectue un changement de point de vue.

Dans son détachement, l'écriture d'*Une semaine de vacances* offre la précision *objective*, quasiment clinique, glacée, des mots et du style, pour décrire la mécanique perverse : une entreprise systématisée d'avilissement (par l'emprise psychique et les actes sexuels), à laquelle la victime ne peut faire autrement que de se prêter. Aucun psychologisme (ce que pensent ou éprouvent les deux protagonistes n'est pas dit), rien de compassionnel non plus : ce livre n'est pas une confession. On entend certains mots proférés par le père. Mais que pourrait dire la fille ? Il semble qu'elle ne puisse qu'écouter le père : ou sa parole est empêchée, ou elle bredouille, ou elle profère en écho ce qu'il lui demande de dire. Elle obéit ; parfois, pleure. À la fin du récit, elle est *punie*, justement au moment où elle a laissé échapper un dire *personnel* : elle a raconté au père un rêve trahissant son malaise – elle a eu « une vision de lui en monstre »⁴⁷. Sa punition pour ce que le père considère comme un manque de délicatesse, pour lui avoir raconté ce qu'il dit être un « rêve insultant », c'est le départ subit du père, avant la date prévue, alors qu'il avait promis de l'emmener avec lui à Carcassonne. Restée seule, abandonnée, sans argent et affamée, dans la gare où elle attend des heures durant le train qui va la ramener chez sa mère, dont elle ignore si elle la trouvera au domicile, elle « parle » à son sac de voyage, « qui est la seule chose familière de toute la gare. Elle le regarde. Et elle lui parle »⁴⁸. On ne sait ce qu'elle dit au cours de ce soliloque intérieur, mais c'est là que (re) commence la vie, et que l'enfant se re-trouve – dans l'esseulement d'un monde désolé –, semble dire la dernière page du livre.

Au cours d'une interview, Christine Angot relate que lorsqu'elle a écrit les premières pages de cet ouvrage, elle s'est dit : « ça brûle » – et j'ajouterais : mais d'une brûlure glaciale. Partant de la définition du terme « inceste »

⁴⁴ Hugo Pradelle, *La quinzaine littéraire*, n° 1068, 15-30 septembre 2012.

⁴⁵ *Une semaine de vacances*, p. 28 et p. 34.

⁴⁶ Philippe Forest, *Le Monde des livres*, 31-08-2012.

⁴⁷ Voir *L'inceste*, p. 214.

⁴⁸ *Une semaine de vacances*, p. 137.

⁴⁹ *L'inceste*, p. 174.

(une relation impliquant un acte sexuel entre personnes de la même famille), elle s'interroge : « est-ce que les gens savent ce que ça veut dire ? Est-ce qu'ils en connaissent le poids, le bruit, les images ? Veulent-ils se contenter de mots vides », de choses « apparemment sues » ? Car devant ce Réel, la société tout entière se détourne, se voile la face ; et se détournent les gens, devant qui a subi l'inceste : la société refuse d'admettre que *ça la regarde* ; or, comme l'écrit Christine Angot dans *L'inceste*, « ça peut prendre toute une vie à un écrivain de prendre dans ses bras quelque chose qui ne regarde personne »⁴⁹. Le livre *Une semaine de vacances* ne contient ni le terme « inceste », ni les mots « père », « fille », « agresseur », « victime ». De fait il ne « parle » pas à *propos* d'inceste, mais il le montre, sans aucun commentaire, dans son Réel cru, inapprivoisable, dans son horreur inhumaine. L'objectif de cette littérature-là n'est pas de voiler. Ici, *l'inceste nous regarde, et nous présente sa nature de meurtre*. En montrant une très jeune fille (quatorze ans), une femme-enfant « en train de cesser d'être une personne », et « qui se sent en train d'être tuée », de sorte que le lecteur peut « se figurer ce que ça fait de cesser d'exister », le livre communique à ce lecteur le saisissement de la jeune fille : en ce sens, il opère un dévoilement, une révélation (ce que dit bien le terme grec ἀποκαλυψις, *apocalypse*, « découverte », vision finale préfigurant la fin du monde), il impose une παρουσία (*parousia*) au sens originare de *présence*.

Le lecteur qui *répond présent* à cette présence devient alors un tiers nécessaire, un témoin – au même titre que l'auteur elle-même au moment où elle effectue son travail d'écriture, scindée, arrachée à elle-même par la distanciation, devenue spectatrice d'elle-même et de ce qui se joue ou se jouait au cours de cette « semaine de vacances » : il devient d'abord un double de l'auteur et non un voyeur fasciné qui serait inclus dans un dispositif pervers ; mais bientôt, passant outre la sidération où il a chuté au début de sa lecture, *il fait exister la douleur*.

Car si *L'inceste* contenait de la colère et de la révolte – la colère et la révolte n'étant d'ailleurs que des caches destinés à masquer la douleur –, ce n'est pas du tout le cas pour *Une semaine de vacances*. Ce livre est presque insoutenable tant on y *sent* la douleur – on a envie de dire : tant *il* (ce livre, ce texte) *sent la douleur, tant il exsude la douleur*.

Il n'y a pas une phrase de trop – on pourrait croire que l'ouvrage a été transcrit sous la dictée. Dans sa violence nue, ce texte, écrit à la troisième personne, n'est pas un témoignage ; mais est-ce une fiction ? Est-ce de la littérature ? En le lisant, je m'interroge, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, ce livre s'impose. Il est à la fois un document et autre chose qu'un document. Si le Réel reste toujours derrière les mots ou en deçà d'eux, le texte de Christine Angot n'est pas une *représentation* du Réel mais quelque chose de l'ordre d'une *présentation* du Réel : ici, c'est la présentation du Réel qui est littérature, c'est le choix des détails retenus qui fait de ce texte un texte littéraire. Ces détails ont une résonance, un impact affectif qui n'est jamais dit.

« Les mots, pour faire de la littérature, il faut les voir, il faut les faire apparaître ». Au témoignage de Christine Angot, l'ouvrage *Une semaine de vacances* aurait été écrit sans affects : l'auteur assure qu'elle n'a « pas versé une larme » pendant la phase de rédaction, à l'inverse de ce qu'elle a coutume de faire ; elle se trouvait au contraire, à son étonnement, dans un état inattendu de « grande assurance » et de « grande froideur » : « où est-ce que j'ai été la chercher, cette froideur, je ne sais pas ». Peut-être du côté du père incestueux ? En tout cas, nous pouvons penser que c'est précisément l'absence d'affects – ce phénomène de *congélation* psychique – qui a permis à l'auteur de rédiger ce texte sans s'effondrer en chemin : seuls les mots comptaient,

leur surgissement, leur apparition – l'épiphanie des mots écrits, transcrivant des images.

Son assurance et sa froideur ont fait naître en elle l'illusion d'être devenue forte, solide, par comparaison avec la faiblesse habituelle des victimes et avec l'état de vulnérabilité où elle se trouvait au moment où elle avait écrit *L'inceste*. Mais il y a eu un prix à payer ; Christine Angot a pris le risque de finir par douter « si cette chose-là était arrivée », puisqu'elle l'avait « entièrement transportée dans la fiction ». L'inquiétante étrangeté que l'inceste communique sur le moment (« est-ce que je rêve ou est-ce que ce qui se passe est réel ? ») a ainsi été ré-éprouvée, retrouvée, déportée dans le temps (« que je présente en l'écrivant, l'ai-je réellement vécu jadis ? »).

Selon l'auteur, les affects seraient réapparus (avec une violence dévastatrice) une fois la rédaction de l'ouvrage achevée.

Ce livre est-il vraiment libérateur ? L'écriture peut-elle venir à bout du pire ?⁵⁰ Ici, le pire constitue l'expérience fondatrice de l'écriture : il est « ce qui un jour a mérité d'être écrit » et qui « exige sans cesse de l'être à nouveau. Nul n'est jamais quitte de l'expérience la plus vraie de sa vie. Et pour un romancier, cela implique de revenir encore et encore vers le lieu, le moment d'où il vient et dont procède ce vertige que chacune de ses phrases convoque et conjure à la fois »⁵¹, même et surtout si, comme l'écrit Christine Angot dans *L'inceste*, « j'aurais aimé avoir autre chose à raconter ». On ne choisit pas son récit : « « passe à autre chose », je ne passerai jamais à autre chose [...] Vas-y, crache-la ta Valda »⁵². En fin de lecture, je m'interroge à nouveau : l'ouvrage *Une semaine de vacances* est-il à situer au sein d'un processus dont il marquerait une étape, ou signe-t-il une rupture dans le parcours littéraire et intérieur de Christine Angot ? Une chose me paraît certaine : par rapport au livre de 1999, baigné de jouissance, l'ouvrage de 2012 a mis à nu la jouissance et l'a corrodée. Usée, elle choisit.

Si l'ouvrage de Christine Angot est plutôt de l'ordre d'une présentation que d'une représentation du Réel, réussissant à contourner une impuissance localisée, la symbolisation du Réel trouve-t-elle sa butée dans une inévitable impossibilité (comme nous l'avons vu, l'impossible est une notion logique, à distinguer de l'impuissance généralisée) ?

Retenons un trait du traumatisme : ce que j'appellerai « l'inaugural », et fait qu'il y a un avant (souvent idéalisé) et un après, et que dans cet *après* rien ne sera plus – plus jamais – comme avant. Il est banal de dire que l'événement traumatique fait coupure, que la rencontre du Réel, en tant qu'événement, fait coupure, et que le Réel *marque*.

Le point d'arrêt/d'origine de la symbolisation : ombilic du rêve, *Unerkannte* et Réel

De la coupure inaugurale, opérée par la rencontre d'un Réel traumatique, à la question de l'origine, il n'y a qu'un pas : un trauma est toujours *originaire*, du moins lui attribuons-nous volontiers cette fonction, c'est-à-dire que nous lui faisons jouer, peut-être imaginativement, un rôle de cause explicative pour ce qui a suivi (ou s'est ensuivi). L'origine, c'est le pourquoi et le comment : tout le reste n'est que conséquence, croyons-nous ; du déterminant au déterminé, quel confort...

Notre pente à vouloir à tout prix donner du sens nous conduit à rechercher l'origine, or d'une part cette recherche n'est peut-être pas adéquate en ce qui concerne le Réel, et d'autre part la référence à l'origine (tout comme la référence à la pureté) me paraît occasionner des dérives (politiques ou autres : tel le rapport de l'Allemagne nazie à la nature et à la notion de race).

Le 26 janvier 1975, à Strasbourg, Lacan répond à une question posée

50 « Sans complaisance, la romancière dit juste comment par la parole, la langue – l'écriture ? – on vient à bout du pire » (Fabienne Pascaud, *Télérama*, 29-08-2012).

51 Philippe Forest, *Le Monde des livres*, 31-08-2012.

52 *L'inceste*, p. 166 et p. 167.

⁵³ 26-01-1975b : « *Unerkannte et Réel* », publié dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1976, n°18. Journée des cartels, Strasbourg, introduction aux séances de travail. Voir « *pas-tout Lacan* », sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse.

⁵⁴ Ritter force quelque peu le texte de Freud. Comme je l'ai dit plus haut, Freud écrit en effet que le rêve contient au moins « *eine Stelle, an welcher er unergründlich ist* », c'est-à-dire « un endroit, où il est insondable », « *gleichsam eine Nabel* », « pour ainsi dire un ombilic », « *durch den er mit dem Unerkannten zusammenhängt* », « par lequel il est en connexion avec (littéralement : « il est accroché à », « suspendu à ») le non-reconnu » (je traduis).

⁵⁵ « Je ne prétends nullement avoir entièrement élucidé le sens de ce rêve, ni que mon interprétation soit sans lacunes.

Je pourrais m'y attarder, rechercher de nouvelles explications, résoudre des énigmes qu'il pose encore. Je vois nettement les points d'où l'on pourrait suivre de nouvelles chaînes d'associations ; mais des considérations dont nous tenons tous compte quand il s'agit de nos propres rêves m'arrêtent dans ce travail d'interprétation », écrit Freud (*L'interprétation des rêves*, éd. cit., p. 112).

⁵⁶ Voir par exemple, dans la *Traumdeutung*, l'analyse par Freud du rêve de l'enfant mort qui brûle, à propos duquel Freud parle de la « force pulsionnelle » attachée au besoin de dormir (*L'interprétation des rêves*, éd. cit., p. 486).

⁵⁷ R.S.I., séminaire 1975-1975, leçon du 17 décembre 1974, éd. cit., p. 38.

par Marcel Ritter, au cours d'une discussion, sur l'*Unerkannte*⁵³.

On a parlé auparavant de certains substantifs allemands commençant par *Un-* : l'*Unbewusste*, l'*Unheimlich*. Nous savons que le préfixe *Un-* (devant un adjectif ou un substantif) indique souvent la négation, le contraire de, l'absence de, mais parfois aussi l'énormité, la monstruosité de quelque chose – voir par exemple les adjectifs *bewusst* (« conscient ») et *unbewusst* (« inconscient ») ; *heimlich* (« familial ») et *unheimlich* (« non-familial », terme souvent traduit par en français l'expression « inquiétante étrangeté ») ; *geheuer* (« rassurant ») et *ungeheuer* (« monstrueux, colossal »).

Ritter déclare que les substantifs *Unbewusst* (« l'inconscient »), *Unheimlich* (« l'inquiétant ») l'ont fait penser « à l'*Unerkannte* qu'on trouve chez Freud, en particulier dans la *Traumdeutung* où c'est fort mal traduit, puisque c'est traduit par l'inconnu, alors que c'est le non-reconnu ». Nous retrouvons donc la note, insérée par Freud dans l'analyse du rêve de l'injection faite à Irma, que nous avons commentée plus haut.

Cet *Unerkannte* est articulé par Freud avec « la question de l'ombilic du rêve. L'ombilic est ce point où le rêve [...] est insondable, c'est-à-dire le point où, en somme, s'arrête le sens ou toute possibilité de sens. C'est aussi le point où le rêve est au plus près du *Unerkannte*, du non-reconnu », relève Ritter, qui poursuit en indiquant que Freud emploie à ce propos l'expression *Er sitzt ihm auf* : « traduit littéralement : « il est assis dessus », tel un cavalier sur son cheval⁵⁴. Mais [Freud] ajoute que de ce point-là s'élève une pelote de pensées qu'on n'arrive pas à démêler, mais que cette pelote de pensées n'a pas fourni d'autres contributions au contenu du rêve, c'est-à-dire au texte manifeste »⁵⁵. Ce point-là paraît « être un point où la condensation est en défaut, en ce sens que c'est un point qui n'est relié en quelque sorte que par un seul fil ou par un seul élément au contenu manifeste, un point de défaillance dans le réseau », fait observer Marcel Ritter.

Ritter demande donc « si cet *Unerkannte*, ce non-reconnu, indiqué par cette pelote de pensées, si nous ne pouvons pas y voir le *réel*, un réel non symbolisé, quelque chose devant quoi finalement le rêve en tant que réseau [...], s'arrête, où il ne peut pas aller plus loin ». Mais si cela est vrai, « de quel réel s'agit-il ? Est-ce le réel pulsionnel ? »⁵⁶ Et Ritter s'interroge aussi sur « les rapports de ce réel avec le désir, puisque Freud articule la question de l'ombilic avec le désir, puisque c'est l'endroit où le désir surgit tel un champignon » (le *Trieb* échappe en effet à la représentation ; la question de Ritter suggère qu'un lien pourrait être établi entre ombilic du rêve et répétition).

Dans sa très longue réponse improvisée, Lacan réfute l'idée qu'il s'agisse d'un réel pulsionnel : selon lui en effet, le réel pulsionnel se réduit à la fonction du trou (celle du lien de la pulsion avec les orifices corporels). Cependant Lacan estime que l'inconscient comporte quelque chose qui se signifierait d'une manière tout à fait analogue au réel pulsionnel : « ce devant quoi Freud s'arrête [...] comme ombilic du rêve, puisque c'est à ce propos qu'il emploie le terme *unerkannt*, non-reconnu, je crois que ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il [...] désigne expressément ailleurs de l'*Urverdrängt*, du refoulé primordial [...]. Je crois que c'est dans le destin du refoulé primordial, à savoir de ce quelque chose qui se spécifie de ne pouvoir être dit en aucun cas quelle qu'en soit l'approche, d'être si on peut dire à la racine du langage, qu'on peut donner la meilleure figure de ce dont il s'agit. » *L'Urverdrängt* : l'inconscient « irréductible »⁵⁷.

Nous pouvons donc considérer

– que quelque chose qui par définition, échappe à toute symbolisation, se trouve être aussi à l'origine de toute symbolisation.

– Qu'il y a identification de l'*Unerkannte* (le non-reconnu ; ce qui reste à jamais *incognito*, une *terra incognita*) à l'*Urverdrängt* (le refoulé originai-

re). Deux préfixes sont donc associés : *un-* qui renvoie à une négation, et *Ur-* : « originel », « primordial », « archaïque » (exemple : *Urbedeutung*, « acception première »).

Cet *Urverdrängt*, ce refoulé originel, dit Lacan, « je crois que c'est ça à quoi Freud revient à propos de ce qui a été traduit très littéralement par *ombilic du rêve*. C'est un trou, c'est quelque chose qui est la limite de l'analyse ; ça a évidemment quelque chose à faire » avec un réel « parfaitement dénommable, dénommable d'une façon qui est de pur fait ; ce n'est pas pour rien qu'il met en jeu la fonction de l'ombilic. »

« C'est effectivement à un ombilic particulier, celui de sa mère, que quelqu'un s'est trouvé en somme suspendu en le reproduisant si l'on peut dire par la section pour lui du cordon ombilical », poursuit Lacan.

À sa venue au monde, le parlêtre (« autre désignation de l'inconscient », dit Lacan), par la coupure du cordon ombilical, se trouve « exclu de sa propre origine », c'est-à-dire, concrètement, du ventre de celle qui l'a porté en elle, qui l'a désiré ou non, et qui le « situe d'une certaine façon dans le langage ». « L'audace de Freud » lorsqu'il parle de l'ombilic du rêve, consiste simplement à « dire qu'on en a quelque part la marque dans le rêve lui-même. »

La *Darstellbarkeit*, la « représentationnalité », dit Lacan, c'est-à-dire la capacité qu'a le parlêtre d'user de figurabilité, par exemple dans le rêve, « conserve la marque quelque part d'un point où il n'y a rien à faire. C'est le point justement d'où sort le fil, mais ce point est aussi fermé qu'est fermé le fait qu'il est né dans ce ventre-là et pas ailleurs, qu'il y en a dans le rêve même le stigmaté puisque l'ombilic est un stigmaté », un stigmaté que le sujet partage avec les autres vivants enfantés de la même façon, « mais avec ceci de plus » que le parlêtre « en conserve une trace qui là se signe au niveau même de la symbolisation ». Il y a là « quelque chose dont ce n'est pas pour rien que cela se résume à une cicatrice, à un endroit du corps qui fait nœud et que ce nœud est pointable, non plus à sa place même bien sûr, puisqu'il y a là le même déplacement qui est lié à la fonction et au champ de la parole. »

Le « point fermé » dont parle Lacan n'est pas sans m'évoquer un « poing fermé ».

À l'ombilic du rêve correspondrait donc « l'ombilic » de la figurabilité, l'ombilic du Symbolique et du langage. Le Réel est toujours *unterlegt* (placé en dessous), toujours *unterträgt* (toujours au sous-sol) – il est le fondement. Lacan dit à un autre moment que « la place du réel [...] va du trauma au fantasme », sachant que le fantasme « n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition »⁵⁸.

Lacan fait aussi observer que « dans le champ de la parole il y a quelque chose qui est impossible à reconnaître », de sorte que dans le terme *Unerkannt*, le *Un-* revêt une valeur spécifique, différente de la simple négation : il désigne « l'impossibilité, la limite », et pas seulement la négation ; l'*Unerkannt*, ce n'est pas seulement le non-reconnu, c'est « l'impossible à reconnaître ». Comme le dit Lacan, « ce n'est pas simplement une question de fait, c'est une question d'impossibilité. » Lacan fait observer que Freud ne parle pas du refoulé primordial dans son analyse du rêve de l'injection faite à Irma : « C'est seulement par ailleurs que nous avons la notion du refoulé primordial. Mais même la notion de refoulé primordial, dans la forme qui lui est donnée, ne met pas l'accent sur cette fonction de l'impossibilité. C'est le sens de l'*Un-* dans le terme qui désigne en allemand l'impossible, c'est l'*Unmöglich* dont il s'agit » ; c'est-à-dire que « ça ne peut ni se dire, ni s'écrire. Ça ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est une sorte de négation redoublée, qui est celle par laquelle nous pouvons approcher cet emploi tout à fait

⁵⁸ *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séminaire 1963-1964, leçon du 12 février 1964, éd. cit., p. 58.

⁵⁹ Au regard de cette double négation de l'impossible, le possible ne saurait d'ailleurs être défini que comme ce qui « cesse de s'écrire ».

⁶⁰ Voir aussi *R.S.I.*, séminaire 1975-1975, leçon du 17 décembre 1974, éd. cit., p. 38 : « ce que Freud nous apporte concernant ce qu'il en est de l'Autre, c'est justement ceci, qu'il n'y a d'autre qu'à le dire. Mais que ce Tout-Autre, il est tout à fait impossible de le dire complètement, qu'il y a un *Urverdrängt*, un inconscient irréductible, et que celui-là, de le dire, c'est à proprement parler ce qui, non seulement se définit comme impossible, mais introduit comme telle la catégorie de l'impossible ».

radical de la négation »⁵⁹ ; le « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire » semble à Lacan caractériser le sens de « l'*Unerkannt* en tant que *Urverdrängt*. Il n'y a rien de plus à en tirer. C'est bien ça que Freud désigne en parlant de l'ombilic du rêve. C'est là qu'on perd son latin. Il n'y a aucun moyen de tirer plus sur la ficelle, sauf à la rompre. »⁶⁰ Effectivement, il y a là une analogie avec le réel pulsionnel, dans la mesure où « quelque chose [...], dans le dicible », est « par métaphore comparable à ce qu'il en est de la pulsion. C'est quand même bien là aussi que la pulsion s'opacifie complètement, qu'elle s'identifie à quelque chose d'autre, puisque là il s'agit de ce qu'on pourrait appeler l'essence du nœud. Au niveau du symbolique, là, c'est noué, non plus sous la forme d'un orifice mais d'une fermeture. Comparer cette fermeture à un trou, c'est évidemment quelque chose devant quoi la pensée s'arrête. Ce n'est pas commode, si au mot ombilic on donne sa présence de nœud corporel, ça n'est pas commode, à ceci près tout de même que ce que ce nœud a fermé, c'est quelque chose par quoi pendant un temps notable – neuf mois – tout ce qui est de vie provenait. C'est ça, ce qui permet l'analogie entre ce nœud et l'orifice. C'est un orifice qui s'est bouclé. »

La métaphore de l'ombilic (nœud corporel, ouvert pendant neuf mois, puis définitivement fermé) et le réel pulsionnel (avec les orifices corporels) permettent donc de penser un « battement », une alternance entre orifice et nœud, et ainsi, font concevoir une identification du trou à « un point noué », et par suite, permettent de dire que chez le parlêtre (animé donc par le Symbolique), « au niveau de son réel », c'est « comme formant des images, c'est-à-dire comme tout entier imaginaire, que le corps subsiste ».

Le « point noué » défini ici par Lacan nous mène-t-il au point de coïncidence du nœud borroméen ?

Le Réel « se spécifie d'un *Un*, au sens d'impossible » (avec l'équivoque entre « un » et « in- » ou « im- », entre le « Un » français, avec majuscule, et le « *Un-* » all. ; idée que le Réel est *Un*, voir la distinction rappelée par Jean-Louis entre l'unité comptable du trait unaire, l'unité unifiante de l'unien, et la différence pure du signifiant), d'où s'ensuit que « le rapport [...] entre les deux partenaires spécifiés sexuellement, mais radicalement différemment est [...] marqué de ce que leur rapport au sexe est en quelque sorte un rapport parasexué. Et [...] l'identification du sujet à un sexe sur les deux est quelque chose qui ne se fait que secondairement et par raccroc, et qui résulte de quelque chose de plus radical, qui pourrait être exactement corrélatif de ce que cet être entre tous les êtres est parlant », poursuit Lacan.

« Il s'agit de s'orienter dans le langage, et que l'être humain soit dans un champ déjà constitué par les parents concernant le langage, c'est bien à partir de là qu'il faut voir son rapport à l'inconscient et que ce rapport à l'inconscient il n'y a aucune raison de ne pas le concevoir comme le fait Freud : *qu'il a un ombilic*. À savoir qu'il y a des choses qui sont à jamais fermées dans son inconscient, ce qui n'en laisse pas moins que, quand même, ça se désigne comme un trou, non reconnu, *Unerkannt* ».

« Dès l'origine, dans la reconnaissance de l'Inconscient même, il y a la notion que ce qui en fait la consistance, ce qui en fait à proprement parler le Réel, c'est un point d'opacité. C'est un point d'infranchissable, c'est un point d'impossible ». Par conséquent, dit Lacan, la notion d'impossible est centrale, et Lacan rappelle une autre impossibilité pour l'être humain : l'*Unerkennung*, « c'est-à-dire, non pas seulement une non-reconnaissance, mais une impossibilité de connaître » ce qui concerne le sexe et la mort.

Vous voyez que le développement improvisé proposé par Lacan est très loin des réflexions que cette note de la *Traumdeutung* a inspirées par exemple à Anzieu, pour qui le terme *Unerkannten* évoque surtout l'expression

biblique *ein Weib erkennen* (s'unir charnellement à une femme), et par association l'interdit de l'inceste⁶¹.

Ce thème de l'ombilic renvoie à celui de l'*omphalos*. Dans son séminaire sur *Le désir et son interprétation* (leçons des 8 et 15 avril 1959), Lacan, à propos d'Ophélie, évoquait les termes οφελλο (*ophello*, « faire grossir, enfler », cf. la mue, fermentation vitale), φαλλοζ (*phallos*) et ομζαλοζ (*omphalos*), « nombril, ombilic » ou encore « centre, milieu »⁶².

Jusqu'ici notre réflexion a fait des allers et retours du Réel au Symbolique. Le nœud borroméen, étape avancée de la théorisation de Lacan, est-il une modalité de Symbolique, ou une forme de Réel ? Les quelques remarques ci-dessous ne sont qu'une brève ébauche, qui trouvera peut-être un prolongement dans l'intervention que je vous proposerai au printemps 2013.

III « LE NŒUD, C'EST LE RÉEL » : LE NŒUD COMME POSITIVITÉ DU RÉEL

Le nœud borroméen à trois concerne la « réalité psychique » telle que Freud a tenté de l'approcher à la fin de la *Traumdeutung* : le savoir inconscient est « topologique » et plus précisément « nodal »⁶³. « Qui n'est pas amoureux de son inconscient erre », dit Lacan à la fin du séminaire *Les Non-dupes errent*, avant de nous inciter à « nous apercevoir que l'inconscient est peut-être sans doute dysharmonique, mais que peut-être il nous mène à un peu plus de ce Réel qu'à ce très peu de réalité qui est la nôtre, celle du fantasme, qu'il nous mène au-delà : au pur Réel »⁶⁴, qui « se détermine » en particulier « de ce que ne puisse pas d'aucune façon s'y écrire le rapport sexuel »⁶⁵.

Les indications qui vont suivre sont tributaires en particulier d'une conférence de Bernard Vandermersch sur le Réel à propos des *Non-dupes errent*⁶⁶.

« Est-ce que le Réel n'est jamais que supposé ? » (= « placé dessous »), cette question posée par Lacan⁶⁷ l'est également par la science : le Réel reste « supposé » derrière les écritures mathématiques et les formules de la physique, qui relèvent du Symbolique ; nous le supposons aussi sous les termes de « substance », de « corps », c'est-à-dire sous des modalités ou des formes imaginaires : de fait, dit Lacan, « une sub-stance, c'est la même chose, c'est le même mot que supposition, sujet et tout ce qui s'ensuit »⁶⁸.

Avons-nous le droit de substantifier le Réel ? Non, répond Lacan, notre effort doit tendre au contraire à le dé-substantialiser, et à le dé-supposer. Mais est-ce possible ?

La tentative faite par Lacan de dé-substantialiser le Réel, d'opérer une dé-substantification du Réel, s'appuie sur la topologie, et en particulier sur le nœud borroméen : le nœud borroméen permet à Lacan de déloger (de « débusquer », dit-il) le Réel « de cette position de supposition qui, en fin de compte, le subordonne à ce qu'on imagine ou à ce qu'on symbolise »⁶⁹. Le nœud serait ainsi un appui pour que « quelque chose de l'impossible se démontre »⁷⁰.

Lacan constate que la topologie « élabore un espace qui ne part que de [...] la définition du voisinage, de la proximité »⁷¹. Or cette notion implique en elle-même la plénitude.

L'idée qui fonde la topologie, dit Lacan, est d'aborder « sans image » ce qu'elle supporte – notons que c'est la topologie qui « supporte », ce n'est pas un sujet qui lui est supposé –, c'est-à-dire de ne supposer aux lettres qui la fondent que le Réel, en tant que ce dernier « n'ajoute, à ce que nous savons distinguer comme l'Imaginaire (cette souplesse liée au corps), ou comme le

61 De fait, selon Anzieu, « le sens général de cette note est (...) difficile à saisir, ce que Freud a sans doute inconsciemment et symboliquement voulu ». Pour Anzieu, il ne s'agit pas d'une impossibilité liée à une structure, mais d'une difficulté interne de Freud : un fantasme œdipien serait venu « infiltrer à la fois sa pensée et l'expression écrite de celle-ci » : en effet, poursuit Anzieu, « la femme dont on rêve, c'est celle à qui on a été relié par le cordon ombilical et qui demeure pour nous "non connaissable" au sens biblique ». Par conséquent, toujours selon Anzieu, « cette courte note obscure en bas de page constitue (...) l'unique passage de tout ce rêve et de son commentaire-fluve où un émoi œdipien se fait jour pour être aussitôt barré, un émoi limité à la dimension incestueuse du complexe d'Œdipe » (Didier Anzieu, *L'auto-analyse de Freud – à la découverte de la psychanalyse*, éd. cit., vol. I, p. 215).

62 ομζαλοζ (*Omphalos*) : « ombilic », puis « point central, centre, milieu ». L'*omphalos* serait la pierre substituée à Zeus nouveau-né par sa mère et avalée par Cronos (cf. Hésiode, *Théogonie*, vers 485 à 500). Devenu roi des dieux, Zeus aurait lâché deux aigles aux confins oriental et occidental du monde. A l'endroit où ils se rencontrèrent, il aurait laissé tomber l'*omphalos* : Delphes devint ainsi le centre, le « nombril » du monde.

Le mot *omphalos* désigne aussi tout ce qui est centre, par exemple le moyeu d'une roue. Dans d'autres langues, certains termes revêtent ces deux significations : dans les langues celtiques et germaniques, les dérivés de la racine *nab* ou *nav* (en allemand, *nabe*, « moyeu », et *navel*, « ombilic » ; en anglais, *nave*, « moyeu » et *navel*, « ombilic », ce dernier terme ayant aussi le sens général de « centre » ou de « milieu ») ; le mot sanscrit *nābhi*, de même racine, semble recevoir lui aussi les deux acceptions.

La représentation de l'*Omphalos* était généralement un bétyle, pierre sacrée dressée vers le ciel. Un bétyle est une météorite, réelle ou supposée, dans laquelle on voyait la manifestation d'une divinité. Le terme « bétyle » provient de l'hébreu *Beth-el*, « demeure divine » ou « maison de Dieu » (*Beth* : « maison », *El* : « divinité »). Dans la *Genèse*, le nom *Beith-el* désigne la pierre de Jacob, puis le lieu où Jacob, endormi, avait eu une vision tandis que sa tête reposait sur la pierre. Par la suite, ce mot fut utilisé pour désigner les aérolithes, appelés également « pierres de foudre » et « pierres noires » (comme celle enchâssée dans la Kaaba, à La Mecque).

63 *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 98.

64 *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 11 juin 1974, éd. cit., p. 241 et 242.

65 *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 12 février 1974, éd. cit., p. 109.

66 Bernard Vandermersch, conférences intitulées « Qu'est-ce que le Réel ? » (voir le site des « mathinées

lacaniennes ») et « Le réel dans le nœud borroméen », 13-11-2012 (voir le site de l'Association Lacanienne Internationale).

⁶⁷ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 90.

⁶⁸ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 93.

⁶⁹ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 95.

⁷⁰ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 92.

⁷¹ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 94.

⁷² *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 95. Les italiques entre crochets reprennent le commentaire fait par Bernard Vandermersch.

⁷³ Bernard Vandermersch, « Qu'est-ce que le Réel ? »

⁷⁴ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 96.

⁷⁵ Bernard Vandermersch, conférence sur « le réel dans le nœud borroméen », 13-11-2012 (voir le site de l'Association Lacanienne Internationale).

⁷⁶ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 12 février 1974, éd. cit., p. 104.

⁷⁷ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 13 novembre 1973, éd. cit., p. 16.

⁷⁸ Intervention à la rencontre internationale de Caracas, le 12 juillet 1980.

⁷⁹ *R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 17 décembre 1974, éd. cit., p. 31.

⁸⁰ Le nœud borroméen est « une écriture, une écriture qui supporte un réel » (*R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 17 décembre 1974, éd. cit., p. 29). « Le nœud n'est pas le modèle, il est le support. Il n'est pas la réalité, il est le Réel » (*R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 13 avril 1975, éd. cit., p. 158).

⁸¹ *Le sinthome*, séminaire 1976-1976, leçon du 9 mars 1976, éd. cit., p. 150.

⁸² *R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 10 décembre 1974, éd. cit., p. 26.

⁸³ *R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 10 décembre 1974, éd. cit., p. 21.

⁸⁴ *R.S.I.*, séminaire 1974-1975, leçon du 17 décembre 1974, éd. cit., p. 31.

⁸⁵ *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 95.

Symbolique (le fait de dénommer le voisinage, la continuité), qu'il n'ajoute que quelque chose, le Réel [*ce terme étant sujet et objet*], et non pas de ce qu'il soit troisième [*il ne s'agit pas d'une troisième dimension qui succède à la deuxième*], mais de ce qu'à eux tous, ils fassent trois »⁷².

Dans le nœud borroméen, il y a duplicité ou dédoublement du Réel : le Réel est à la fois un des ronds et « le trois qui fait le un du nœud »⁷³, c'est en ce dernier sens que Lacan le dit « triple, c'est-à-dire trois, non pas troisième »⁷⁴. Le Réel est trois, il est triplicité, trinité : dans le nœud borroméen, il « est à la fois l'une des dimensions et le nouage des trois dimensions, voire ce qu'elles auraient en commun dans leur consistance »⁷⁵, écrit aussi Bernard Vandermersch.

Le nœud borroméen initialement décrit par Lacan est formé de trois registres noués, « également consistants »⁷⁶, et de même importance, à ceci près que dans le nœud de l'inconscient, le Réel surmonte le Symbolique en deux endroits : le Réel « reste avant. Et ne croyez pas pour autant que cet « avant » du Réel par rapport au Symbolique, ce soit à soi tout seul une garantie quelconque de quoi que ce soit ! »⁷⁷

C'est aussi le Réel qui noue les deux autres ronds : il fait tenir le nœud, il « fait » le nœud, au sens où il le constitue, où il est le « *moyen* » du nœud, comme on dirait le *moyeu* d'une roue.

Par la suite, le Réel est assimilé à une droite infinie. Il apparaît ainsi que le Réel n'est « pas-tout » : « remarquez que dans mon nœud, le réel reste constamment figuré de la droite infinie, soit du cercle non-fermé qu'elle suppose. C'est ce dont se maintient qu'il ne puisse être admis que comme pas-tout »⁷⁸.

Résumons : le nœud borroméen à trois est un Réel au sein duquel la droite infinie du Réel (comme registre ou comme consistance) traverse les deux ronds du Symbolique et de l'Imaginaire, en passant sous le rond qui est dessous (l'Imaginaire) et sur le rond qui est dessus (le Symbolique), ce qui réalise le « coïncement » du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire.

Dans ce qu'on peut appeler « l'espace lacanien », le Réel « pas-tout » n'est ni supposé, ni représenté, mais exposé, présenté, *montré* : en effet, Lacan considère le nœud borroméen non pas comme une métaphore ou comme un modèle qui pourrait servir à « extrapoler quant au Réel »⁷⁹ – de fait un modèle, écriture mathématique ou autre, « se situe de l'Imaginaire », lequel suppose toujours une substance –, mais comme une *écriture* qui « supporte » un Réel⁸⁰, par le biais de la *matérialité écrite et réelle* du nœud et de son nouage.

Dans le séminaire *Le sinthome*, à propos du nœud borroméen, Lacan évoquera même, brièvement, la distinction entre montrer et démontrer ; selon lui « il y a en quelque sorte une idée de déchéance dans le démontrer par rapport au montrer. Il y a un choir du montrer »⁸¹.

Lacan estime que le nœud borroméen tel qu'il en use n'est que « reflété dans l'Imaginaire »⁸² ; même si « le nœud borroméen, en tant qu'il se supporte du nombre trois, est du registre de l'Imaginaire » dans la mesure où l'Imaginaire « s'enracine des trois dimensions de l'espace »⁸³, il « fait exception, quoique situé dans l'imaginaire, à cette supposition » concernant le Réel, du fait que « les trois qui sont là fonctionnent comme pure consistance, c'est à savoir que ce n'est que de tenir entre eux qu'ils consistent : les trois tiennent entre eux réellement »⁸⁴. Dans *Les Non-dupes errent*, Lacan énonce aussi que le nœud « n'est pas un modèle, parce que par rapport à ce trois, vous êtes, non pas son sujet l'imaginant ou le symbolisant, vous êtes [...] coïncé : vous n'êtes, en tant que sujets, [...] que les patients de cette triplicité »⁸⁵ – Lacan lui-même tout aussi bien : « je dis que le nœud, c'est ça qui me cogite

et que mon discours – pour autant qu’il est le discours analytique – [...] en témoigne »⁸⁶.

Le nœud borroméen présente cette particularité qu’un des ronds « n’est là que pour faire trois et [...] il est ainsi délogé de la supposition pour apparaître », résume Bernard Vandermersch⁸⁷.

Cette positivité du Réel est une des nouveautés apportées par le nœud borroméen dans la théorisation de Lacan.

CONCLUSION

J’observe que le nœud permet d’évoquer un Réel en quelque sorte pacifié, non intrusif, non angoissant, peut-être non « inassimilable »⁸⁸ : un impossible qui ne serait pas « insupportable » ? J’essaierai de reprendre ce point dans l’intervention que je ferai au printemps 2013.

Mais comment s’habituer à l’impossible ? La présence du Réel est ce qui provoque « l’aversion » (le terme est de Lacan) du parlêtre à l’égard du nœud.

Nous savons que les développements proposés par Lacan au cours des dernières années de son enseignement ont provoqué des réactions de rejet parfois extrêmement violentes. Encore aujourd’hui, les analystes lacaniens sont loin d’accepter unanimement les avancées des ultimes séminaires.

Au cours de son intervention à la rencontre internationale de Caracas, le 12 juillet 1980 (donc après la dissolution de l’École de la Cause Freudienne), Lacan déclarait, parlant de ses rapports avec Freud : « mes *trois* ne sont pas les siens. Mes *trois* sont le réel, le symbolique et l’imaginaire. J’en suis venu à les situer d’une topologie, celle du nœud, dit borroméen. Le nœud borroméen met en évidence la fonction de l’au-moins-trois. C’est celui qui noue les deux autres dénoués.

J’ai donné ça aux miens. Je leur ai donné ça pour qu’ils se retrouvent dans la pratique. Mais s’y retrouvent-ils mieux que de la topique léguée par Freud aux siens ? »

L’interrogation de Lacan reste-t-elle d’actualité aujourd’hui ?

86 *Les Non-dupes errent*, séminaire 1973-1974, leçon du 15 janvier 1974, éd. cit., p. 94.

87 Bernard Vandermersch, conférence intitulée « Qu’est-ce que le Réel ? ».

88 « N’est-il pas remarquable que, à l’origine de l’expérience analytique, le réel se soit présenté sous la forme de ce qu’il y a en lui d’*inassimilable* – sous la forme du trauma, déterminant toute sa suite, et lui imposant une origine en apparence accidentelle ? » (*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, séminaire 1963-1964, leçon du 12 février 1964, Seuil, 1973, p. 55).